

Conférence publique organisée par l'UFC-Dori

Samedi 16 janvier 2016

HUMANITE ET RELIGIOSITE : QUELLES RELATIONS POUR UN MONDE MEILLEUR ?

Ils sont nombreux ceux qui, aujourd'hui plus qu'hier, pensent que religiosité et humanité sont incompatibles car ils estiment qu'être religieux ou croyant rend moins humain voire inhumain. Selon eux, les pratiques religieuses déshumanisent beaucoup de croyants et les rendent incapables de faire preuve d'humanité envers leurs semblables. D'autres affirment sans ambages que les croyants sont à l'origine de la plupart des conflits et des violences qui plongent aujourd'hui notre monde dans une insécurité et dans une psychose sans précédent. Comment en est-on arrivé aujourd'hui à faire douter de la capacité des religions à rendre leurs adeptes plus humains, alors qu'elles ont largement contribué, pendant des millénaires, au progrès moral de l'humanité ? Etre humain s'entend ici non pas seulement comme attribut de celui qui appartient à l'espèce humaine, mais aussi comme qualité de celui qui incarne les valeurs d'humanité que sont l'hospitalité, la solidarité, le respect de la dignité de tout être humain, la liberté de conscience, la miséricorde, la justice, la tolérance et le dialogue. N'est-ce pas toutes ces valeurs dont les religions sont originellement porteuses ? Force est de reconnaître que beaucoup de croyants, au lieu de puiser à la source originelle de leurs traditions religieuses et de leurs textes sacrés, ont trop souvent cédé à la tentation d'ériger en vérités absolues des aspects secondaires ou périphériques de leurs croyances, en privilégiant des interprétations qui favorisent le communautarisme, le sectarisme, le légalisme, le rigorisme moral, l'intolérance et la violence.

Mon propos consistera ici à soutenir la thèse selon laquelle toute pratique authentique de la foi religieuse implique nécessairement, d'une part, l'accueil de tout humain et de tout l'humain et, d'autre part, l'engagement à témoigner des valeurs

morales qui élèvent et anoblissent l'humanité dans toute sa dignité. Cette double implication de la religion se fonde sur la bivalence du concept d'être humain et détermine les deux principales finalités de la religion : conduire l'homme à Dieu en passant nécessairement par l'homme et aider l'homme à s'élever vers la perfection morale ou la sainteté. Ce sont ces deux finalités que je propose de développer ici pour une meilleure compréhension du rapport entre le fait d'être humain et le fait d'être religieux ou croyant.

1. Comprendre et pratiquer la religion comme chemin qui conduit à Dieu en passant nécessairement par l'homme

Le sentiment de l'appartenance religieuse amène quelquefois certains croyants à développer des reflexes identitaires et communautaristes qui leur font courir le danger du sectarisme et de la discrimination sur la base de critères religieux. Ainsi, ces croyants appellent volontiers « frères » ceux qui sont de leur religion ou confession religieuse, et dénie cette qualité de « frères » à ceux qui sont en dehors de leur communauté de foi. Selon cette conception dualiste ou manichéenne, ils opposent le croyant au non-croyant ou au mécréant, le pur à l'impur, le prochain à l'étranger, le fidèle à l'infidèle et, plus grave, le coreligionnaire à l'ennemi de Dieu et de la religion, rendant ainsi difficile voire impossible la mission humanisatrice des religions et leur vocation première d'être au service de la fraternité universelle. Affirmer, par exemple, que tous les chrétiens sont frères ou que tous les musulmans sont frères s'oppose-t-il ou contredit-il le fait que tous les hommes sont frères ? Si oui, alors, religiosité et humanité ne peuvent pas faire bon ménage. Si non, alors il faut considérer qu'*être croyant* et *être humain* sont deux identités inclusives dont la première doit être logiquement subordonnée à la seconde. En effet, avant d'être croyant, je suis d'abord un être humain. C'est mon identité la plus profonde qui fonde le devoir d'hospitalité, de solidarité, de respect d'autrui, de justice et de bienveillance envers tout être humain. Mon appartenance religieuse devrait renforcer et motiver profondément cette relation de fraternité qui existe entre tous les êtres humains.

Dans la tradition judéo-chrétienne et, plus largement, dans la plupart des traditions religieuses, accueillir l'étranger, le voyageur ou le migrant qui cherche asile ou refuge, c'est accueillir Dieu. Abraham, le père des croyants de religions monothéistes révélées, nous donne l'exemple d'une hospitalité légendaire en accueillant généreusement sous sa

tente trois voyageurs épuisés par la chaleur, la longueur du chemin, la soif et la faim. Il accueillait ainsi, sans le savoir, des êtres divins, envoyés par Dieu pour lui porter la bonne nouvelle de la naissance d'Isaac (Genèse 18, 1-15). Cet épisode nous enseigne que Dieu ouvre toujours ses trésors de bénédictions et de salut à ceux qui savent offrir l'hospitalité à tout être humain dans le besoin. L'hospitalité offerte à l'étranger, au réfugié, au sans-logis, au marginalisé et au persécuté doit donc être considérée comme un acte à la fois hautement religieux et éminemment humain, un acte à la fois de miséricorde et de respect dû à tout être humain, quelles que soient sa condition sociale, sa nationalité, sa culture et sa religion. L'hospitalité fait partie des actes de miséricorde et d'amour sur lesquels nous seront jugés à la fin du monde, nous prévient Jésus dans l'Évangile selon saint Matthieu : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli » (Mt 25,35). Jésus n'a eu de cesse de dénoncer l'hypocrisie et la dureté de cœur de beaucoup de ses contemporains qui se targuaient d'être des croyants irréprochables, alors qu'ils méprisaient les autres qu'ils traitaient de pécheurs, d'infidèles, d'ignorants ou d'impurs. Non contents de les mépriser, ils reprochaient à Jésus de leur faire bon accueil, sans discrimination ni condamnation.

Le croyant manifeste son appartenance à l'humanité non seulement par la pratique de l'hospitalité, mais aussi par celle de la solidarité à l'égard de tout être humain qui, comme lui, est vulnérable et ne peut se réaliser en dehors de sa relation à ses semblables. Cette solidarité se manifeste par le devoir de tout croyant de prendre soin de ses semblables, en particulier des plus pauvres et des plus vulnérables de la société. La parabole du bon samaritain que raconte Jésus (Lc 10,25-36) nous enseigne que la véritable religion est celle qui éduque ses adeptes à être attentifs aux besoins de leurs semblables et à prendre soin d'eux, sans considération des différences culturelles, sexuelles, religieuses, politiques ou idéologiques. Les croyances, les observances et les rites ne devraient dispenser, en aucun cas, le croyant du devoir d'hospitalité et de solidarité, car il ne lui est pas possible de rendre à Dieu un culte authentique s'il méprise ses semblables et ferme son cœur à leurs besoins. A plusieurs reprises, Jésus a mis en garde contre le danger de perversion de la religion que représente toute interprétation de la foi religieuse qui enferme les croyants dans le ritualisme et le légalisme et les dispense de faire le bien sous prétexte d'obéir à des préceptes ou à des interdits religieux. La loi

ou le rite religieux ne sauraient ni empêcher le croyant d'accomplir des actes de miséricorde et de solidarité envers ses semblables, ni lui prescrire des actes contraires à la miséricorde, à la charité, au respect de la liberté, de la dignité de la vie de chaque être humain (cf. Lc 6, 8-9). Le véritable culte religieux, selon le christianisme, est celui qui considère l'amour du prochain comme la vérification de l'amour de Dieu.

A certaines périodes de son histoire bimillénaire, l'Eglise n'a malheureusement pas témoigné de ce lien indissoluble entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Comme fille de son temps, elle est quelquefois restée prisonnière des schèmes culturels, des traditions et des pratiques des peuples, et n'a pas toujours su se laisser interpeller par le souffle prophétique qui vient de Dieu. Ce qui était vrai il y a quelques années ou quelques siècles est encore vrai aujourd'hui, à la différence que, depuis le Concile Vatican II, l'Eglise a définitivement compris qu'elle doit toujours se remettre en cause et être en constante réforme d'elle-même : *Ecclesia semper reformanda*. Depuis le Concile Vatican II, en effet, l'Eglise a compris que rien de ce qui touche l'homme n'est étranger à Dieu et que, par conséquent, on ne peut pas prétendre indiquer la voie du salut aux hommes si l'on méprise l'homme et les réalités humaines (Cf. Avant propos de *Gaudium et spes*, n° 1). Selon l'Eglise catholique, l'authenticité de la pratique religieuse et la fidélité des chrétiens au message évangélique se mesurent au degré d'hospitalité et de solidarité dont ils font preuve dans leurs relations avec tous les êtres humains. C'est dans la mesure où l'Eglise est fidèle au message de l'Évangile par l'imitation du Christ qu'elle devient vraiment experte en humanité, selon une belle expression du pape Paul VI. Cette fidélité de l'Eglise se traduit par son engagement dans les œuvres caritatives et éducatives, par la promotion de la justice et de la paix, par la défense des droits humains et par la mise en œuvre d'une diplomatie de l'amour fondée sur l'éthique du dialogue et de la dignité humaine.

2. Comprendre et pratiquer la religion comme chemin de perfection morale ou de sainteté

Les religions, dans leur grande majorité, contiennent chacune une morale religieuse qui prescrit ce que les adeptes doivent faire, et les met en garde contre ce qu'il ne faut pas faire. Ces morales religieuses peuvent se résumer à ce qu'il est convenu

d'appeler la règle d'or, qu'on retrouve dans toutes les grandes traditions religieuses. Elle s'énonce ainsi dans sa forme positive : « Ce que tu veux que les autres fassent pour toi, fais-le pour eux ». Dans sa forme négative elle se formule ainsi : « Ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse, ne le fais à personne ». Au cœur de ces morales religieuses, il y a la notion du bien moral opposé à celle du mal. Toute religion authentique prescrit à ses adeptes de faire le bien et leur interdit de faire le mal. La difficulté réside dans la définition du bien et du mal. Entre les religions, voire à l'intérieur d'une même religion, il peut y avoir des conflits d'interprétation des préceptes moraux et des divergences dans la définition de ce qui est bien ou mal, de ce qui conduit au bonheur et de ce qui conduit au malheur. Mais l'un des principaux critères d'évaluation de ces morales religieuses doit être leur capacité à rendre les croyants plus humains et plus heureux, c'est-à-dire, plus généreux, plus sobres, plus ouverts aux autres, plus tolérants, plus miséricordieux, plus respectueux des autres, plus justes et plus pacifiques.

C'est du moins cet idéal de perfection morale ou de sainteté que les disciples du Christ ont la vocation de réaliser, en se libérant de l'égoïsme, de la cupidité, de la soif du pouvoir, du sectarisme, de l'intolérance, du désir de vengeance, de la médisance, de l'injustice et de la violence sous toutes ses formes. Dans l'Évangile, Jésus dénonce l'égoïsme et l'indifférence des riches devenus incapables de voir la misère des pauvres qui mendient à leurs portes. La parabole du riche et du pauvre Lazare (cf. Lc 16, 19-31) illustre éloquemment cette triste réalité qui est malheureusement toujours d'actualité. Jésus dénonce également l'âpreté au gain et la soif du pouvoir et des honneurs. Il nous révèle que le culte des richesses et des apparences est incompatible avec le véritable culte religieux. Il fustige le sectarisme des pharisiens et de certains de ses disciples qui excluaient la possibilité de parvenir au salut sans faire partie du peuple juif et sans se convertir au judaïsme. Comme preuve du contraire, Jésus leur donne en exemple la foi de beaucoup de ses interlocuteurs non-juifs, tels que le samaritain guéri de lèpre, la cananéenne et le centurion romain. En outre, il réprimande ses disciples qui avaient tenté d'empêcher un homme d'accomplir une guérison au nom de Jésus : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous », leur dit-il (Lc 9,51). Il exhorte ses disciples à ne jamais recourir à la vengeance ou à la loi du talion. Il les invite au contraire à pardonner à ceux qui leur font du mal, à ne pas résister au méchant, à aimer leurs ennemis et à prier pour

eux : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent », leur recommande-t-il (Mt 5,44). Jésus nous révèle ainsi que la grandeur morale et la sagesse d'un être humain résident dans sa capacité à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas répondre à la violence par la violence, mais à vaincre la haine par l'amour qui pardonne et désire le bien de tous, y compris des ennemis. Là où les croyants témoignent de ces valeurs morales et spirituelles, ils incarnent l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur et contribuent ainsi à humaniser leurs sociétés en les orientant vers des aspirations nobles telles que la justice, la paix, la solidarité et le dialogue.

En résumé, par son enseignement et par son exemple, Jésus nous révèle que la finalité ultime de la religion est de rendre l'homme plus humain et plus heureux, puisqu'elle a pour fonction de le mettre à la fois en relation avec Dieu, source de tout bien et du véritable bonheur, et avec ses semblables dont il a la vocation de prendre soin, s'il veut être heureux ici-bas et dans l'au-delà. En fait, la religion ne servirait à rien si elle ne nous donnait pas les moyens de lutter contre nos tendances et nos instincts égoïstes, en somme, contre tout ce qui tend à nous déshumaniser. La fonction essentielle de la religion est d'être au service de l'homme dans sa quête de sens et de bonheur, dans sa relation avec Dieu et avec ses semblables. Mais quand l'homme instrumentalise la religion au service de ses bas instincts et ou au service d'une idéologie de domination, de haine et de la violence, on a affaire, non plus à la religion mais à l'idolâtrie de la religion. Cette instrumentalisation de la religion a pour conséquence de défigurer Dieu et de déshumaniser le croyant en l'opposant à ses semblables.

Abbé Jean-Baptiste SANOU,

Président de l'ONAFAR